

« La création de nouvelles formes pronominales non binaires n'est pas une exception française »

Luca Greco

Le pronom « iel », apparu dès le début des années 2000, est aujourd'hui utilisé aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, et plusieurs langues, comme l'anglais ou le suédois, ont déjà adopté de telles tournures, relève, dans une tribune au « Monde », le sociolinguiste Luca Greco, qui mène des enquêtes de terrain dans les milieux LGBTQ.

Tribune. Les lexicographes d'un célèbre dictionnaire viennent d'inclure dans leur édition en ligne et gratuite le pronom non binaire « iel » (« iels » au pluriel) en le définissant de la sorte : « Pronom personnel sujet de la troisième personne du singulier et du pluriel, employé pour évoquer une personne quel que soit son genre. » L'expression « quel que soit son genre » est prudente et englobante : ce pronom peut désigner des personnes qui ne se reconnaissent ni dans le genre féminin, ni dans le genre masculin, et des personnes dont on ignore le genre. Au pluriel, il désigne des groupes dont l'appartenance au masculin ou au féminin pose problème : des groupes mixtes, de différents genres ou de genres fluides en constante mutation.

En tant que sociolinguiste menant des enquêtes de terrain dans les milieux LGBTQ – un sigle utilisé pour désigner les communautés lesbienne, gay, bi, trans, queer –, j'ai pu attester l'emploi du pronom « iel » depuis au moins la première moitié des années 2000, lorsque j'ai commencé à travailler sur les pratiques langagières des personnes trans et des drag-kings – des personnes catégorisées comme femmes à la naissance et mettant en scène différents types de masculinités – en milieu francophone.

C'est un pronom qui circulait déjà aussi bien à l'écrit dans des formes multiples – « iel », « yel », « ielle », « ellui » ... – qu'à l'oral, où on entendait souvent des pauses – savantes et ironiques entre « el » et « lui » (pour « ellui »), « i » et « el » (dans « iel »). Son utilisation est aujourd'hui observable dans de nombreuses situations, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, ou dans un contexte numérique : forums, discours associatifs, au travail (dans certains milieux), ou à l'école où de plus en plus de jeunes non binaires demandent qu'on les désigne par « iel ».

Effervescence linguistique

Le Wiktionnaire [dictionnaire en ligne, participatif, libre et gratuit], qui est depuis toujours à l'affût des nouvelles formes linguistiques, avait inclus le pronom « iel » en 2015, et répertorie des occurrences dans des publications, y compris des ouvrages littéraires, depuis 2013 – « C'est iel qu'a mené les deux heures d'entraînement », trouve-t-on par exemple dans *Les Furtifs* d'Alain Damasio (La Volte, 2019). Sa trajectoire rappelle celle du mot « homoparentalité ». Son entrée dans le *Petit Robert*, en 2003, et dans le *Petit Larousse*, en 2004, était la conséquence d'un emploi diffus mais croissant dans les milieux associatifs homoparentaux et dans les sciences sociales. Aujourd'hui, son utilisation s'est banalisée.

Nous assistons aujourd'hui à un grand moment d'effervescence linguistique dans lequel chacune et chacun peut apporter sa contribution au grand chantier de la langue française, tel qu'il se donne à voir dans un contexte de profondes transformations au niveau des identités de genre et, de fait, des formes linguistiques. Ces pratiques langagières n'effacent pas du tout les formes binaires déjà existantes, elles rendent les formes linguistiques dynamiques et multiples à l'image d'une société en mutation. Son inclusion dans un dictionnaire, ce qui arrive d'ailleurs tous les ans pour nombre d'autres mots, ne doit pas être interprétée comme une injonction.

La création de nouvelles formes linguistiques n'introduit pas de chaos au sein de la société dans laquelle les langues sont parlées : toute nouvelle forme linguistique s'insère au sein d'une grammaire dans laquelle les usages sont documentés, étudiés, et intégrés dans une norme en constante évolution.

Comme c'est souvent le cas pour les groupes minoritaires, le langage constitue un véritable champ de luttes. La recherche, la création et l'institutionnalisation de nouvelles formes pronominales non binaires ne sont pas une exception française.

D'autres langues, d'autres pays les ont déjà adoptées et ces nouvelles formes se diffusent : le pronom « they » au singulier, en anglais, à côté de la paire « he/she » ; les formes « ilu/ile/elu », en portugais, pour désigner des genres non binaires que le couple « ele/ela » ne permet pas de représenter ; la forme « elle », en espagnol, qui s'ajoute aux pronoms « el/ella » ; et le pronom suédois « hen », entré dans le dictionnaire de l'Académie suédoise en 2015 aux côtés des pronoms personnels féminin et masculin « hon/han », et dont l'utilisation s'est aujourd'hui largement stabilisée après avoir provoqué quelques polémiques au moment de son inclusion dans le dictionnaire.

Identités fluides

L'italien, une langue qui n'utilise que très rarement les pronoms sujets personnels, prévoit depuis quelques années quelques formes pronominales : « loro » (clairement une traduction de l'anglais « they »), « lai », et d'une façon particulièrement intéressante, le pronom « issə », issu du napolitain. Le morphème « ə », une voyelle moyenne centrale dans l'alphabet phonétique international, est là pour désigner un genre autre que le masculin et le féminin, un genre non binaire.

Depuis des années, les corps qui s'affranchissent de l'injonction à des modèles binaires de genre sont nombreux et de plus en plus visibles dans l'espace public. Aussi bien à la ville qu'à la campagne, des gens inventent de nouvelles formes de masculinité et de féminité, des identités fluides, plurielles. Le système binaire ne disparaît pas pour autant. Il se complexifie par la multiplication et la diffusion de nouvelles identités à la périphérie, à l'intersection ou à l'encontre des catégories « hommes/femmes », « masculin/féminin ».

Comme de nombreux travaux en sciences sociales l'ont montré depuis longtemps, les cultures ont toujours créé, contesté, reformulé des mots et des catégories, pour désigner des formes de vie en dehors des normes. L'émergence d'une forme de vie ne fait jamais l'économie de sa nomination. C'est ce qui lui permet d'exister, de s'affirmer et d'être reconnue avec le temps. En tant que locutrices et locuteurs, nous créons et nous nous approprions les langues que nous parlons, écrivons, utilisons quotidiennement. La langue est un bien collectif qui appartient donc à tout le monde. C'est du commun, au même titre que l'eau que nous buvons et l'air que nous respirons. Un commun en devenir qui se construit jour après jour grâce aux usages de tout le monde, binaires et non binaires.

Luca Greco est linguiste, professeur en sociolinguistique à l'université de Lorraine, rédacteur en chef de la revue « Langage et Société ».